XIII

LE RÔLE DE LA MÉTAPHORE ET DE LA MÉTONYMIE EN LATIN : STYLE, LEXIQUE, GRAMMAIRE

par MICHÈLE FRUYT

Maître de Conférences à l'Université de Paris-IV
1, rue Victor-Cousin
75230 Paris, Cedex 05

SOMMAIRE. — *La sémantique contemporaine s'est intéressée aux notions de* **métaphore, métonymie** *en les renouvelant de différentes manières. La présente étude applique ces méthodes au latin, en soulignant la généralité de ces* **processus**, *qui concernent non seulement le* **style**, *mais la constitution du* **lexique** *et l'origine de certains* **morphèmes** *grammaticaux.*

EPITOME. — *De « metaphora » atque « metonymia »*[1] *recentiores grammatici, qui in temporibus nostris de orationis uerborumque significatione tractant, nouis rationibus explicant. Metaphora atque metonymia in latino sermone frequentissime occurrunt, non solum quod ea sententiarum ornamenta sunt, sed etiam quod saepe efficiunt ut uis uerborum mutetur, atque, ut ita dicam, ad « declinationem »*[2] *pertinent.*

INTRODUCTION

Lors du colloque de l'A. P. L. A. E. S., en 1977, sur « Image, imagination, imaginaire », J. FONTAINRE [3] soulignait l'intérêt du thème retenu et notamment les « progrès réalisés par linguistes, critiques, philosophes depuis quelques décennies, en ce domaine particulier ». Ce sont précisément ces progrès que nous souhaitons illustrer ici à l'aide des linguistes contemporains qui nous ont paru le mieux éclairer les faits latins.

Nous aborderons la question non par le biais de l'image, mais par celui, connexe, de la métaphore, traitant en outre d'autres phénomènes sémantico-référentiels récemment pris ou repris en considération par les linguistes : la métonymie (2e partie), la synecdoque (3e partie), les notions d'hyperonymes et d'hyponymes et de classes logiques en général (4e partie).

Le contenu sémantique et la désignation de certains des termes que nous emploierons (*métaphore, métonymie, synecdoque* notamment) ont varié sans cesse au cours de l'histoire de la pensée linguistique[4]. Aussi

1. ea quae Cicero « translata uerba » et « mutata uerba » uocat.
2. = fr. *morphèmes grammaticaux*.
3. J. FONTAINE, 1977, p. 341.
4. MOLINO-SOUBLIN-TAMINE, 1979, p. 8.

n'ambitionnons-nous pas, « de dire ce qu'*est* la métaphore, mais de préciser ce qu'on *appelle* ainsi à l'intérieur d'une conception donnée du langage : autant de théories linguistiques, autant de conceptions de la métaphore »[5].

Alors que leurs ancêtres grecs et latins appartenaient à la nomenclature des rhéteurs anciens, où ils désignaient des tropes avec, déjà, des fluctuations[6], ces vocables ont été remis à l'honneur par les modernes avec des signifiés variables, dans des systèmes de pensée divers, et ce, comme le constate I. TAMBA-MECZ[7], sans que l'on ait toujours eu conscience des « modifications considérables » apportées au système des tropes antiques.

Aussi n'étudierons-nous pas les vocables et les notions de métaphore et métonymie dans leur histoire selon leurs évolutions chez les grammairiens anciens et chez ceux qui leur ont succédé[8]. Nous emploierons les vocables *métaphore, métonymie* et *synecdoque* conformément à l'usage qu'en font les auteurs contemporains[9].

Même ainsi restreint à la perspective contemporaine, ce sujet — qui a déjà donné matière à d'innombrables publications — restant trop vaste pour pouvoir être abordé de manière exhaustive dans les limites imparties à un article, la présente contribution s'est fixé un double objectif. Tout d'abord, répondre à la remarque de J. FONTAINE en illustrant la manière dont la sémantique contemporaine a fait progresser l'étude de la métaphore, de la métonymie et de la synecdoque. Mais en même temps montrer, à l'aide d'exemples latins, que ces phénomènes sont beaucoup plus généraux qu'il n'y paraît au premier abord[10], et qu'ils sont autre chose que des figures de style. Ils jouent un rôle important dans d'autres domaines de la langue : dans la constitution du **lexique** et même dans la **grammaire** — puisqu'ils expliquent l'origine de certains morphèmes grammaticaux —, par suite, respectivement, de la lexicalisation et de la grammaticalisation des processus[11] métaphoriques et métonymiques.

I. LA MÉTAPHORE

A) La métaphore comme figure de style

Nombreux sont les auteurs contemporains qui retiennent le caractère sélectif[12] de la métaphore (nous verrons cependant qu'il y a plusieurs phénomènes de sélection, de nature différente), tandis que les progrès viennent de l'analyse sémique, de l'étude contextuelle et syntaxique des

5. R. MARTIN, 1983, p. 183.

6. Pour la définition, l'histoire des tropes : L. HOLTZ, 1981, p. 200-216.

7. I. TAMBA-MECZ, 1981, p. 25.

8. Nous renvoyons sur ce point à L. HOLTZ (1981, p. 183-218), J. BOMPAIRE (1977), A. MICHEL (1977, notamment, p. 366), S. VIARRE (1977, notamment p. 375).

9. Dans cette même perspective contemporaine, nous suivrons I. TAMBA-MECZ (1981, p. 28), qui retient comme terme générique celui de « figure ».

10. Sans être, naturellement, les seuls à jouer un rôle dans ces domaines.

11. Puisqu'on sort ici des figures de style, certains auteurs contemporains, au lieu de parler de « métaphore », préfèrent, en effet, parler de « processus métaphorique ».

12. R. MARTIN, 1983, p. 197-198 ; M. LE GUERN ; F. RASTIER, etc.

énoncés métaphoriques et des relations entre le plan syntaxique et le plan sémantico-référentiel.

1. Les processus cognitifs et linguistiques qui aboutissent à la métaphore comme figure de style se décomposent en plusieurs étapes.

1.1. *Lupus est homo homini* « l'homme est un loup pour l'homme » fait dire Plaute (*As.* 495) à un marchand refusant de prêter de l'argent à quelqu'un qu'il ne connaît pas. Cette formule, quasi-proverbiale, est un énoncé métaphorique et implique plusieurs étapes. Tout d'abord le locuteur, le marchand, a pensé à l'idée de « danger » évoquée par une situation précise (il a sélectionné un trait matériel extra-linguistique). Il a voulu exprimer ce trait de manière frappante afin de conférer une certaine force illocutoire à son énoncé : étape de l'expression linguistique et du choix par le locuteur des moyens linguistiques. Au lieu d'utiliser le terme attendu, institutionnalisé dans la langue, banal et usuel, dit « propre » (par exemple : « l'homme est dangereux pour l'homme »), il préfère recourir à un procédé indirect[13] et exprime le comportement[14] « danger » par l'intermédiaire d'une entité apparemment très éloignée de l'homme, mais qui, dans la représentation qu'on s'en fait habituellement, est considérée comme l'ennemi traditionnel de l'homme : le loup.

Par deux fois a-t-on ainsi la sélection, antérieurement à l'expression linguistique, du même trait de comportement « dangereux » : une fois dans l'entité comparée (un homme inconnu), et une autre fois dans l'entité comparante (le loup). Puis le locuteur choisit l'expression linguistique « figurée ».

1.2. Expression indirecte.

La relation figurée[15] naît du caractère **indirect** dans la référence. On **prédique un comportement** (la férocité) à **propos d'une entité** (le genre humain), mais le comportement est dénoté non directement, mais par l'intermédiaire d'une autre entité. Les mots qui désignent le comparant et le comparé n'ont pas le même rôle sémantique : *homo* réfère à l'entité comparée, mais *lupus* dit quelque chose à propos d'*homo*, c'est-à-dire prédique à son sujet certaines propriétés[16].

1.3. Le terme métaphorique.

La relation figurée provient aussi de la présence dans l'énoncé d'un **terme métaphorique**, défini par sa **discordance** vis-à-vis du contexte. Entre le terme métaphorique et le reste de l'énoncé, il y a un **changement d'isotopie** et cette incompatibilité sémantique joue le rôle d'un signal pour le lecteur. Dans notre exemple de Plaute, le terme métaphorique est *lupus*, discordant par rapport à *homo*. En effet, dans un discours pris comme vrai

13. J. MOLINO, 1979, p. 7.

14. Les termes *comportement* et *entité* dans cet article sont à entendre au sens de B. POTTIER, 1987, p. 64-65.

15. Terminologie d'I. TAMBA-MECZ par exemple.

16. *Homo* entre dans les « referring expressions » et *lupus* dans les « predicative expressions » de J. LYONS, *Semantics*, I, p. 23.

par le locuteur et l'interlocuteur, dire que l'homme est un loup serait contradictoire [17] : un homme n'est pas un loup [18].

Pour atténuer ce changement d'isotopie et cette discordance, l'écrivain est souvent amené à prendre des précautions avec des *quasi, ut ita dicam* [19], montrant au lecteur que le rapprochement n'est, à ses yeux, qu'une **fiction**.

Le locuteur voulant seulement dire de l'homme qu'il « ressemble à un loup », un énoncé métaphorique contient toujours une certaine « fausseté » [20], le processus relevant de « l'équivalence floue ».

1.4. *Lupus vs. deus.*

Aussi Hobbes a-t-il pu reprendre la même formule métaphorique *homo homini lupus* pour caractériser, dans la conception de la philosophie politique qui est la sienne, l' « état de nature », où les hommes se nuisent les uns aux autres. Et en même temps, Hobbes et Spinoza ont utilisé la formule antithétique : *homo homini deus* « l'homme est un dieu pour l'homme », en visant cette fois l'état de société évolué où la communauté humaine s'organise de matière harmonieuse, l'homme ayant compris que les autres hommes, dans le cadre d'une société bien constituée, lui sont bénéfiques.

Si *deus* est promu au rang d'antonyme de *lupus*, c'est qu'il est employé pour désigner un comportement jugé caractéristique de dieu. On ne compare pas l'ensemble des représentations que l'on se fait de dieu au XVIII[e] siècle avec toutes les représentations que l'on se fait du loup; à travers le mot et le concept de *dieu*, on vise seulement à exprimer l'idée de « bénéfique » en l'opposant à l'idée de « maléfique, dangereux » exprimée par le mot et le concept de *loup*. Les mots *dieu* et *loup* ont entre eux dans ces énoncés le même type d'opposition que « bon » vs. « mauvais ».

2. Parler de « relation figurée » ou de « métaphore », cependant, c'est cataloguer un phénomène, mais non l'expliquer.

2.1. L'analyse sémique :

L'analyse sémique a fait progresser l'étude des mécanismes sémantiques de la métaphore, qu'elle interprète comme une sélection à l'intérieur du signifié du terme métaphorique. L'organisation sémique du lexème est modifiée par une « perte de sèmes », une « mise entre parenthèses d'une partie des sèmes constitutifs du lexème employé » (M. LE GUERN, 1973, p. 15-22) [21]. Cette interprétation vaut pour la métaphore stylistique comme pour la métaphore lexicale [22].

2.2. Le rôle du contexte dans l'élaboration du sens du terme métaphorique.

L'étude du contexte est également très éclairante : la relation figurée est produite par la combinaison du signifié d'un mot et de son contexte, la

17. Au sens de R. MARTIN, 1983, p. 184, etc.
18. M. LE GUERN, 1973, p. 16, suivi par J. TAILLARDAT (1977, p. 348).
19. Cic., *de orat.* 3, 165, etc.; cf. A. MICHEL, 1977, p. 361; L. HOLTZ, 1981, p. 207, note 45.
20. R. MARTIN, 1983, p. 196.
21. Cf. J. TAILLARDAT, 1977, p. 378.
22. Voir plus loin : B.2.

figure résultant de l'interaction du sens lexical des termes qui la composent et du sens relationnel de la configuration syntaxique où elle s'implante[23].

Les linguistes qui se situent ainsi dans une sémantique de la valeur contextuelle, estimant qu'ils rompent avec la sémantique traditionnelle issue de la philosophie antique du langage et utilisant pour base le mot, prennent leurs distances vis-à-vis de la notion de « sens littéral »[24] ou « sens propre », tout en reconnaissant qu'elle est « nécessaire aux linguistiques formelles, pour écarter les sens dits métaphoriques, qu'elles ne peuvent jamais décrire »[25].

Mais quelle que soit la manière dont on interprète la nature et l'origine de la relation figurée, les expressions « sens propre » ou « sens littéral » vs. « sens figuré » (« terme propre » vs. « terme figuré ») sont presque partout en usage[26]. Héritées du passé, elles continuent à vivre malgré une certaine polysémie.

2.3. Le rôle de la construction syntaxique dans l'élaboration de la relation figurée.

La syntaxe et ses mécanismes combinatoires sont considérés comme primordiaux dans l'élaboration de la figure[27] : c'est par une étude syntaxique que la métaphore a connu, en 1958, un regain d'intérêt avec le travail de Ch. BROOKE-ROSE (*A Grammar of Metaphor*, Londres).

3. Métaphore, connotation, valeur illocutoire.

3.1. Les degrés de connotation.

L'énoncé métaphorique a, par définition en tant que figure de style, un rôle connotatif[28] : le locuteur avait la possibilité d'utiliser un énoncé banal, non figuré, qui aurait eu la même valeur dénotative que l'énoncé métaphorique, mais il ne l'a pas fait. Il a préféré recourir à une figure et ajouter quelque chose à ce qui aurait été purement informationnel et dénotatif[29]. Or, selon B. POTTIER (1987, p. 305), « le connotatif est défini comme 'non-banalité' » et la valeur connotative est une variable, dont les degrés s'étagent sur un axe continu allant de la « banalité maximale » à la « connotation maximale ». Appliquée à la métaphore, cette présentation permet de penser qu'il y a un continu entre la métaphore extrêmement originale et la métaphore extrêmement banale, et que l'on passe, de même, insensiblement d'une métaphore extrêmement banale à une métaphore lexicalisée (voir plus loin), les deux n'ayant, au fond, plus de valeur connotative.

3.2. Les valeurs illocutoires.

La valeur illocutoire de la métaphore est bien souvent la volonté de recourir à un procédé expressif, qui ait une valeur argumentative plus forte

23. I. TAMBA-MECZ, 1979 et 1981, p. 71, etc.
24. I. TAMBA-MECZ, 1981 ; F. RASTIER, 1987, chapitre 8.
25. F. RASTIER, colloque novembre 1988, note 30.
26. M. LE GUERN, 1973, p. 72 ; J. TAMINE ; I. TAMBA-MECZ.
27. I. TAMBA-MECZ, 1981 ; voir plus loin : A.9.
28. M. LE GUERN, 1973, p. 20-21 ; R. MARTIN, 1983, p. 199. Cf. A. MICHEL, 1977, p. 364 : « Les faits décrits sont les mêmes, mais non les couleurs des textes ».
29. M. LE GUERN, p. 20 ; A. MICHEL, 1977, p. 362.

que celle de l'énoncé banal attendu. La recherche de cette force illocutoire explique que bien des métaphores — mais non pas toutes — soient des « images » (c'est-à-dire recourent à une entité comparante de la classe des choses que l'on peut effectivement et concrètement voir de ses yeux [30]).

Fait souvent mentionné, la métaphore a un retentissement sur la sensibilité et échappe au contrôle de l'intelligence logique (M. LE GUERN, 1973, p. 22), ce qui, dans certaines circonstances, est un effet recherché par le locuteur. Cicéron « pour faire croire aux vices d'Antoine, se bornait, sans preuves et sans le moindre *ut ita dicam*, à le décrire vomissant, ce qui privait les auditeurs de leur esprit critique » [31]. Mais d'autres valeurs illocutoires sont possibles : la métaphore peut être d'ordre purement esthétique (cf. la conception de l' « ornement » de style présente depuis l'antiquité), ou répondre à d'autres stratégies de discours.

4. La sémantique contemporaine montre en outre que ces processus se déroulent au niveau des **idées**, des concepts, et des **représentations de l'esprit** et non pas au niveau des objets. Aussi SPINOZA, raisonnant non sur l'être mais sur le concept de dieu, peut-il utiliser *deus* sans présupposer l'existence de dieu.

Le fait que la métaphore mette en cause des représentations des choses et non les choses elles-mêmes explique aussi que le choix de l'entité comparante puisse varier d'une langue à une autre, selon les présupposés et lieux-communs de chaque communauté linguistique. Le trait « mettre son nez partout » est exprimé chez Plaute par la mouche (Pl., *Merc.* 361 : *muscast meus pater; nil potest clam illum haberi* » mon père est une mouche; car rien ne peut se produire sans qu'il le sache »), mais en français par la fouine (« un regard fouineur », « fouiner partout ») ou le furet (« un regard fureteur », « fureter partout »).

5. Le degré d'implicite dans un énoncé métaphorique.

Le fait que la métaphore travaille sur des représentations permet aussi de comprendre qu'elle puisse être plus ou moins bien comprise de l'interlocuteur, et qu'à la limite, elle puisse être obscure et tourner à ce que les Anciens appelaient l' « énigme » [32] (appellation qu'on retrouve encore parfois chez certains contemporains). Le **degré d'évidence de la relation métaphorique** est variable, une ou deux des trois données essentielles pouvant rester implicites.

5.1. La plupart du temps, l'énoncé mentionne le comparé et le comparant sans expliciter le trait commun entre eux (*lupus est homo homini*), ce qui peut rendre l'interprétation incertaine et fait appel à notre connaissance des réalités physiques désignées ou des habitudes culturelles.

5.2. Le comparé peut ne pas être mentionné par l'énoncé. On a alors affaire à une métaphore *in absentia* : l'entité comparée doit être identifiée

30. I. TAMBA-MECZ, 1981, p. 26 : la notion d'image fait entrer dans le domaine de la psychologie. Pour la polysémie du terme *image*, voir aussi M. LE GUERN, 1973, p. 72.

31. A. MICHEL, 1977, p. 363.

32. Par exemple Cic., *de orat.* 3, 167 : *aenigmata*.

par anaphore, ou parfois même le locuteur est amené à deviner son identité [33].

5.3. L'entité comparante peut ne pas être exprimée : on peut seulement la deviner derrière le terme métaphorique qui dénote le trait (cf. *inhorrescit mare* « la mer se hérisse » : voir plus loin).

Aussi, de l'énoncé le plus explicite à l'énoncé le plus implicite trouve-t-on toutes sortes de situations intermédiaires, et ces différents types de métaphores sont eux-mêmes, comme nous allons le voir, en continuité avec les différents types de comparaison.

6. Métaphore et comparaison.

Nous n'aborderons pas ici le problème historique des rapports entre ce qu'on a pu appeler métaphore et ce qu'on a pu appeler, depuis Aristote, comparaison [34], similitude [35], image [36] ou analogie. Nous nous contenterons de signaler la très grande polysémie de ces termes (il suffit pour s'en convaincre de regarder un dictionnaire de la langue usuelle comme le Robert), responsable des difficultés qu'on éprouve à les utiliser dans la pratique selon une nomenclature qui ferait l'unanimité.

6.1. Présence ou absence d'un « terme comparatif ».

On considère généralement que la comparaison comme procédé stylistique se caractérise par la présence d'un ou plusieurs mots qui signalent explicitement qu'on a affaire à un rapprochement par ressemblance. La nature de ces mots et celle de l'énoncé comparatif varient, et nous ne saurions ici en donner une liste exhaustive. Le mot comparatif peut être un subordonnant avec ou sans corrélatif (conjonction de subordination : *ut, sicut, uelut, quemadmodum, non aliter quam, quomodo, tam... quam* ou *tamquam, cum quoque*; corrélatif : *sic, ita, item*; relatif : *hoc modo quo.., qualis,,, talis..*) : l'énoncé comparatif englobe alors plusieurs propositions. Mais l'énoncé comparatif peut contenir deux phrases, reliées par un adverbe ou même juxtaposées dans une relation qui reste implicite au niveau de la forme. L'énoncé comparatif peut également être inclus dans une proposition, le terme comparatif étant un adverbe (*quoque, etiam...*), un adjectif (*similis, idem atque...* ou *qui..., talis*), un verbe (*uideri*), un syntagme nominal (*eodem modo, more modoque*), éventuellement réduit à un substantif (*more* + gén.) ou précédé d'une préposition (*ad similitudinem* + gén. ; *in modum* + gén.).

On considère au contraire généralement que l'énoncé métaphorique ne contient pas un tel « mot comparatif » : le rapprochement fait par l'esprit reste donc implicite au niveau de la forme. En ce sens, *Jacques est comme*

33. Pour la métaphore *in absentia*, M. LE GUERN (1973, p. 62) cite *Quel âne!* Dans une métaphore *in praesentia*, au contraire, le mot qui dénote l'entité comparée figure dans l'énoncé (M. LE GUERN, 1973, p. 18, etc.).

34. Notamment I. TAMBA-MECZ et P. VEYNE, 1979.

35. Le terme de similitude est remis à l'honneur par M. LE GUERN (1973, p. 57-58), qui se réclame explicitement des grammairiens anciens, et il est suivi par I. TAMBA-MECA (1981, p. 34) et R. MARTIN. De même J. TAILLARDAT (1977, p. 345, 346, 349, note 2 : « on doit distinguer, avec M. LE GUERN, la similitude de la comparaison »). Pour l'histoire du mot *similitudo* et de la notion qu'il véhicule : L. HOLTZ, 1981, p. 203.

36. Pour les variations dans le signifié du mot : A. MICHEL, 1977, p. 360; I. TAMBA-MECZ.

un âne serait une comparaison, mais *Jacques est un âne* une métaphore (exemple de M. LE GUERN, 1973, p. 62). Métaphore et comparaison peuvent donc ne pas correspondre chez le locuteur à la même intention de signifier, à la même stratégie de discours. Mais le fait que M. ARMISEN-MARCHETTI (1989) range dans les images à la fois les comparaisons et les métaphores comme deux sous-catégories est une preuve indirecte, nous semble-til, de ce que les deux processus sont, malgré une éventuelle différence de valeur illocutoire, en relation de continuité.

L'utilisation de *quasi* (avec ou sans *quidam*) ou *ut ita dicam* situe clairement le rapprochement dans le domaine du contre-factuel et de la fiction : le locuteur affirme qu'il s'agit d'un simple rapprochement et non d'une identification, il marque le caractère approximatif et flou de l'équivalence établie[37]. C'est là une marque formelle explicite de distanciation. Mais les exemples suivants correspondent-ils à des métaphores atténuées ou à des comparaisons? Pl., *St.* 605 : *tuam hereditatem inhiat* **quasi** *essuriens lupus; Cic., Tusc.* 2, 36 : *labor* **quasi** *callum* **quoddam** *obducit dolori* « le travail fait comme une espèce de cal à la douleur ». C'est que la continuité entre comparaison et métaphore se manifeste ici par une zone frontière indécise entre les deux procédés.

D'ailleurs le locuteur peut marquer ses distances vis-à-vis d'un rapprochement métaphorique de manière plus subtile que par l'usage d'un mot particulier : par exemple, en utilisant la négation : « *non hoc, sed illud* » *(Pl., Cas.* 849 : *pectus mi icit non cubito, uerum ariete)* ou bien « *illud, non hoc* »[38] (notre exemple plautinien : *As.* 493-495 : *Lupus est homo homini, non homo*).

Cet usage de la négation peut se doubler d'un jeu sur la polysémie d'un mot : *urbs illa non urbs uidetur, sed fanum Cereris* (Cic., *Verr.* II, 4, 111 : voir plus loin). Cicéron utilise le même mot *urbs* successivement dans deux sens différents : « cette ville n'est pas une ville » (cf. fr. *un sou est un sou*).

6.2. La variété des comparaisons : les degrés d'implicite.

Un énoncé comparatif indique explicitement le rapprochement, comme nous venons de le voir, à l'aide du mot comparatif, mais il précise aussi le comparant et le comparé, tandis que le trait peut manquer : *Jacques est bête* (trait) *comme un âne* vs. *Jacques est comme un âne.*

Le type le plus explicite de comparaison peut être illustré par Virgile, *En.* 9, 57-66, où les quatre données sont clairement posées : le comparant, le trait commun (ici un ensemble complexe de traits communs, longuement développés sur plusieurs vers), et le lien introduit par le locuteur avec une conjonction et un corrélatif (*ueluti..* + comparant, *haud aliter..* + comparé). *Turnus* en colère autour des murs des Troyens est mis en parallèle avec un loup affamé autour d'une bergerie :

Huc turbidus atque huc 57
lustrat equo muros aditumque per auia quaerit.
Ac VELVTI pleno lupus *insidiatus ouili* 59

37. Voir plus haut : A.1.3.
38. HOFMANN-SZANTYR, p. 780.

. . . . . .

HAUD ALITER Rutulo *muros et castra tuenti* 65
ignescunt irae...

6.3. On est ainsi amené à envisager toute une gradation [39] d'énoncés comparatifs et métaphoriques selon le nombre des variables implicites [40].

7. La variété des métaphores : étude sémantique.

Une caractéristique de la métaphore est de mettre en rapport des **entités disjointes dans la réalité**, l'esprit du locuteur agissant ainsi selon son libre-arbitre.

Mais il existe en quelque sorte des « degrés de métaphore » : la différence entre les entités associés ou entre leurs **domaines d'expérience** [41] est plus ou moins grande. Plus elle est grande, plus le processus métaphorique est « facile » [42], c'est-à-dire facilement perçu.

7.1. Les entités associées appartiennent généralement à des **classes sémantiques différentes** : un animé et un inanimé; à l'intérieur des animés, un homme et un animal; à l'intérieur des animaux, un oiseau et un poisson ou un mammifère et un poisson, et ainsi de suite. C'est là le cas le mieux connu de métaphore, et le plus évident [43].

7.2. Mais il peut y avoir également métaphore, au sens où l'entendent R. MARTIN, F. RASTIER, lorsque les termes comparé et comparant sont des entités de même classe, qui possèdent un très grand nombre de traits en commun. L'assimilation de l'un à l'autre, selon R. MARTIN [44], ne présente pas la même « puissance métaphorique » : si *bouleau et chêne* sont des cohyponymes de l'hyperonyme [45] *arbre* en français, on peut néanmoins les associer dans un énoncé métaphorique : *ce bouleau est un chêne!*

7.3. Changement de domaine d'expérience.

De même pourrions-nous, dans ce dernier sens de R. MARTIN, parler d'un cas-limite de métaphore (atténuée par *uidetur*) pour les habitants de la ville d'Henna en Sicile, qui sont, selon Cicéron, si attachés au culte de Cérès que cette ville n'est pas une ville, mais un sanctuaire, et que ses habitants sont non des citoyens, mais des prêtres de Cérès (Cic., *Act. in C. Verrem sec., 4, 111) : Etenim urbs illa non urbs uidetur, sed fanum Cereris esse. Habitare apud sese Cererem Hennenses arbitrantur, ut mihi non ciues illius*

39. On peut rappeler la gradation proposée par M. LE GUERN, 1973, p. 62 : I. *Jacques est bête comme un âne;* II. *Jacques est comme un âne;* III. *Jacques est un âne* (métaphore in praesentia); IV. *Quel âne!* (métaphore in absentia).

40. La ressemblance pouvant avoir d'autres expressions linguistiques : moyens morphologiques, composition et dérivation (F. SKODA, 1988, p. 3) : le suffixe gr. -ώδης marque la ressemblance. Pour l'expression morpholoqie de la ressemblance en latin : M. FRUYT, 1989.

41. Notion et terminologie de B. POTTIER (*Linguistique générale*, 1974), reprises notamment par F. Rastier (par exemple « *Signification et...* » coll. novembre 1988, p. 9).

42. R. MARTIN, 1983, p. 197.

43. Pour Quintilien (8, 6, 11), les plus belles métaphores sont celles qui comparent un inanimé à un animé. L. HOLTZ, 1981, p. 207 rappelle que la distinction des quatre sortes de métaphores selon la nature animée ou inanimée du comparé et du comparant remonte à Aristote.

44. R. MARTIN, 1983, p. 197 et 193.

45. Pour les notions d'hyponyme et hyperonyme, voir la 4e partie.

ciuitatis, sed omnes sacerdotes, omnes accolae atque antistites Cereris esse uideantur. La figure est ici fondée sur la disjonction entre les domaines d'expérience du comparant et du comparé — domaine profane et domaine religieux.

7.4. Le terme métaphorique désigne le trait.

Dans les cas précédents (*lupus est homo homini*, etc.), le terme métaphorique était un substantif et désignait l'entité comparante : il peut aussi désigner le trait, cas fréquemment représenté par des verbes. On emploie un verbe dans un domaine d'expérience qui n'est pas habituellement le sien : *il croupit dans une vie monotone.* La relation figurée naît de ce que *croupir*, verbe institutionnalisé dans le lexique pour dénoter une détérioration de l'eau, est prédiqué ici à propos d'un être humain. Ainsi y a-t-il souvent des échanges entre les verbes correspondant à un même noème (au sens de B. POTTIER), à une même notion abstraite (fr. *croupir, pourrir, rouiller..*) appliquée à des domaines d'expérience différents. C'est le cas lorsqu'on emploie *nare* « nager » à propos des abeilles (Virg., *G* 4, 59, exemple cité par Quint. 8, 6, 17) pour une notion commune « se mouvoir dans un espace fluide », ou *uolare* « voler » pour un homme qui se déplace rapidement (Virg., *En.* 9, 47 : *Turnus, ut ante uolans tardum praecesserat agmen*). De même chez Cicéron, un passage poétique offre (*de orat.* 3, 157) : *inhorrescit mare... caelum tonitru contremit...* : « la mer se hérisse, ... le ciel tremble partout sous les coups du tonnerre ». *Horrescit* se dit habituellement des poils qui se hérissent ou d'une surface qui se hérisse de poils et *contremit* d'un animé.

8. Le lien entre trait, entité comparée, entité comparante :

8.1. De manière générale, il n'y a pas de lien nécessaire ou univoque entre un trait et une entité comparante : une même entité comparante peut être utilisée pour exprimer plusieurs traits, et un même trait peut être exprimé par plusieurs entités comparantes (M. FRUYT 1989).

Le loup porte le trait « malfaisance », « rage » (Hor., *Ep.* 2, 2, 28), « voracité » (Sén., *Dial.* 6, 22, 7) et même « ruse » — comme on dit en français « c'est un vieux renard » — chez Lucilius à propos d'Hannibal (Lucilius 826 M = 952 W : *sic inquam ueteratorem illum uetulum lupum Annibalem acceptum*). Le chien exprime les traits « méprisable » (Hor., *Epod.* 6, 1 ; Cic., *Verr.* 4, 40), « agressif » (*canina eloquentia* Quint. 12, 9, 9), « mordant, blessant » (*canina uerba* Ov., *Ob.* 230) , « grognement » (Perse 1, 109 appelle la lettre R *canina littera* parce que sa réalisation articulatoire évoque le grognement d'un chien). L'âne est rattaché au trait « stupide », mais aussi « résistant ».

Inversement, un même trait peut être exprimé par l'intermédiaire de diverses entités. Le trait « stupide » est évoqué non seulement par l'âne, mais par la pierre (*lapis* : Pl., *Mil.* 236 ; Tér., *Haut.* 831 : la pierre jouant ici le rôle de notre *bûche* en français), tandis que la même pierre exprime ailleurs le trait d'insensibilité (Pl., *Curc.* 197 : *lapidem uerberare* « frapper une pierre, perdre sa peine »).

8.2. Mais il existe ce que J. TAILLARDAT (1977, p. 349, 350, 352) appelle des « matrices métaphoriques », certains comparants étant associés de manière privilégiée à certains traits : ainsi en français, tête et fruit rond, tête et récipient, en grec colère et plante acre (chez Aristophane, « lancer des regards furieux » se dit « lancer un regard de moutarde »). M. ARMISEN-MARCHETTI (1989) dresse de même pour le latin le catalogue des termes comparants usités dans les images de Sénèque.

Son catalogue montre en outre, à notre avis, qu'une même relation figurée peut être exprimée par des termes métaphoriques variés : pour l'abeille *apis*, mais aussi *mel*; pour le chien *canis*, mais aussi *latrare*; pour la culture, *ager, fertilis, crescere, exstirpare, arbor, semen, inserere*, le terme métaphorique pouvant appartenir à différentes parties du discours (substantif, verbe, adjectif essentiellement) et dénoter selon le cas le comparant (*apis, canis, ager, arbor*), le trait (*latrare, fertilis*), ou même une entité proche du comparant (*mel*).

9. Étude syntaxique de la métaphore :

La métaphore étant un procédé de nature sémantico-référentielle, la même relation figurée peut s'incarner dans plusieurs sortes de tournures syntaxiques[46] et dans plusieurs sortes de mots métaphoriques : une même relation figurée existe dans *gubernare rem publicam, ad gubernacula rei publicae sedere* (Cic., *Amer.* 51), *gubernator ciuitatis* (Cic., *Rep.* 2, 51), où le terme métaphorique est respectivement un verbe (*gubernare*), une locution verbale (*ad gubernacula sedere*), un substantif (*gubernator*; cf. *gubernatio* : Cic., *de orat.* 3, 131, etc.) (cf. *mollitur mare* et *mollitudo humanitatis* : Cic., *de orat.* 3, 167 et 161).

Inversement, un même tour syntaxique peut exprimer des relations figurées différentes. Il n'y a donc pas de correspondance univoque entre les relations syntaxiques et les relations figurées[47].

Ainsi faut-il tenir compte des différentes fonctions syntaxiques remplies par le terme métaphorique (attribut, apposé, déterminé, déterminant dans le syntagme nominal...), celles-ci étant en partie liées à sa partie du discours (substantif, adjectif, verbe), mais aussi des différents rôles sémantiques tenus par le terme métaphorique dans les éléments constitutifs de la figure, selon qu'il dénote, notamment, l'entité comparante ou le trait. Nous n'évoquerons ici que certains types fréquents.

9.1. On pense surtout à la métaphore-attribut[48] (*lupus est homo, musca est pater meus*), où la relation figurée s'établit entre un sujet dénotant le terme comparé et un attribut, terme métaphorique dénotant l'entité comparante. Ce dernier est en latin souvent mis en relief en tête de proposition : il porte l'information nouvelle et constitue un élément rhématique.

9.2. Mais la métaphore-apposition est également fréquente : Pétr. 42, 4 : *utres inflati ambulamus*[49]; Hor., *Ep.* 2, 2, 28 : *Luculli Miles...; / post*

46. R. MARTIN, 1983, p. 191, avec d'autres tournures...

47. D'où les limites des descriptions fondées sur les seuls critères formels : M. LE GUERN, 1973, p. 64.

48. HOFMANN-SZANTYR, p. 779-780.

49. HOFMANN-SZANTYR, p. 780.

hoc uehemens LVPVS, et sibi et hosti / iratus pariter, ieiunis dentibus acer, / praesidium regale loco deiecit, ut aiunt[50].

9.3. A l'intérieur du syntagme nominal, le terme métaphorique est souvent le substantif déterminé et :

9.3.1. il dénote souvent l'entité comparante, tandis que le substantif déterminant au génitif dénote l'entité comparée (cf. fr. *Aux gros yeux de tant de fenêtres) : contionum procellas* « les tempêtes des assemblées publiques » (Quint. 8, 6, 7), *sentinam rei publicae* (Quint. 8, 6, 14) « la sentine de l'État », *capitis niues* (Quint. 8, 6, 17) « les neiges de la tête », *moerus Argiuom* « le mur des Argiens » (Quint. 8, 6, 10).

9.3.2. ou bien il dénote le trait avec un changement de domaine d'expérience, tandis que le substantif déterminant au génitif dénote l'entité à propos de laquelle on prédique le trait (le comparé) : *odor urbanitatis, mollitudo humanitatis, dulcitudo orationis* (Cic., *de orat.* 3, 161).

Ainsi la métaphore explique-t-elle parfois ce que l'on considère comme des bizarreries syntaxiques. Certaines des tournures qu'on appelle génitif de définition ou génitif de contenu sont en réalité des génitifs métaphoriques.

9.4. Mais dans le syntagme nominal, le terme métaphorique (adjectif ou substantif) peut également être le déterminant du terme qui dénote l'entité comparée. Le terme métaphorique peut dénoter l'entité comparante (fr. *un teint laiteux*[51]) : *canina eloquentia* (Quint. 12, 9, 9), *fucosae amicitiae* « des amitiés feintes » (= « fardées » : Cic., *Att.* 1, 18, 2). Ou bien, s'il est adjectif, il peut dénoter le trait de comportement : *laetas segetes* « des moissons riantes » (exemple cité par Cic., de *orat.* 3, 155), *laetus* se disant « normalement » d'êtres animés.

9.5. Un verbe (terme métaphorique, dénotant le trait) peut être en rupture d'isotopie avec son entourage :

9.5.1. avec son sujet : *mollitur mare* « la mer s'adoucit » (Cic., *de orat.* 3, 167); *gemmare uitis* « la vigne pousse des pierres précieuses » (exemple cité par Cic., *de orat.* 3, 155 et *or.* 81) : le trait est la ressemblance entre les bourgeons (terme comparé, non explicitement donné dans l'énoncé, mais inférable de *uitis*) et des pierres précieuses (terme comparant, désigné par le terme métaphorique).

9.5.2. avec son sujet et son objet ou son entourage en général : *gubernare rem publicam* (De même dans *ad gubernacula rei publicae sedere*).

9.5.3. un participe avec son entourage et notamment avec le substantif auquel il se rapporte : *incensum ira* « enflammé de colère » (Quint. 8, 6, 7).

50. « Un soldat de Luculus (après avoir... amassé un pécule avait... perdu jusqu'au dernier as). Là-dessus, également irrité contre lui-même et contre l'ennemi, **loup** furieux aux dents aiguisées par le jeûne, il délogea une garnison royale ».

51. M. LE GUERN, 1973, p. 100.

9.6. Dans certains cas, c'est le sujet, terme métaphorique dénotant l'entité comparante, qui est en discordance isotopique avec le reste de la proposition : *redeunt iam... arboribus... comae (Hor., Od.* 4, 7, 2) « déjà leurs cheveux reviennent aux arbres ».

B) Métaphore lexicale ou lexicalisée

Le processus métaphorique joue un rôle considérable dans la création et l'évolution du vocabulaire. Une proportion importante de mots du lexique résulte des apports successifs de métaphores lexicalisées [52].

1. Parmi les différents procédés de création lexicale utilisés par le latin, **la métaphore est un important procédé de désignation.** Un individu ou un groupe d'individus peut créer une métaphore pour dénoter un objet [53] nouveau, et celle-ci, devenant usuelle dans l'ensemble de la communauté linguistique, peut ensuite se lexicaliser et prendre le statut de « terme propre » de l'objet, c'est-à-dire d'unité lexicale institutionnalisée pour le dénoter. Elle n'est alors plus sentie comme une figure par les sujets parlants. Les vocabulaires techniques illustrent abondamment ce processus [54] : *taurus* « taureau » sert à désigner un oiseau (le butor : Plin. 10, 116), un scarabée (Plin. 30, 39), ou une racine d'arbre (Quint. 8, 2, 13).

2. Les métaphores expliquent aussi souvent l'évolution du sens des mots. Comme J. TAILLARDAT pour le grec, C. MOUSSY [55], pour le latin, étudie les métaphores lexicalisées dans le cadre de l'analyse sémique, en distinguant deux sortes de sèmes inhérents, les sèmes génériques et les sèmes spécifiques (cf. B. POTTIER ; F. RASTIER, 1987, p. 48).

3. Une métaphore stylistique, quel que soit son niveau de langue (littéraire et en particulier poétique, parlé, familier...), est plus ou moins usuelle ou banale (cf. A. 3. 1), et, selon son degré d'originalité, plus ou moins proche de la lexicalisation. Pour mesurer ce degré d'originalité, J. TAILLARDAT (1977, p. 350) propose de « vérifier si elle s'insère ou non dans une série métaphorique fondée sur une matrice ».

Le domaine de la mer, des bateaux, de leurs périls fournit d'innombrables matrices métaphoriques pour la vie politique romaine (*gubernare, tempestas, procella, uentus, nauigium, carina...*) (Cic., *Sull.* 41) [56].

L'emploi métaphorique de *gubernare* et *gubernator* est devenu si usuel qu'il a fini par changer de statut : il n'est plus un sens occasionnel relevant du discours [57] et apparaissant dans certains contextes où il se trouve en rup-

52. Dans tous les secteurs et tous les registres du vocabulaire : F. SKODA (1988, p. 4) rappelle à propos du vocabulaire médical en grec qu'elles existent aussi bien dans les dénominations anciennes non spécialisées à l'origine, conservées ensuite par la langue médicale, que dans les créations spécifiquement médicales et savantes.

53. Les Anciens mentionnent cet aspect de création lexicale : Varr. ; Cic., *de orat.* 3, 159 : *pes* « pied » dans un navire ; Quint... Cf. L. HOLTZ, 1981, p. 201.

54. M. FRUYT, 1989.

55. LOUVAIN, 1989.

56. Pour d'autres champs métaphoriques usuels : voir le catalogue dressé par M. ARMISEN-MARCHETTI, 1989.

57. Dans le sens de l'opposition *discours* vs. *langue* que fait par exemple B. POTTIER.

ture d'isotopie, mais un sens intégré de manière permanente dans le lexique (« sens propre »), comme le montrent les descendants romans : fr. *gouverner* et *gouverneur*[58].

Dans ces tours **lexicalisés**, le sujet parlant n'a plus de **choix** ; en utilisant le mot, il ne manifeste pas **sa liberté de création**. On passe d'une métaphore voulue et choisie, occasionnelle, originale, à valeur connotative, à une métaphore lexicale involontaire, dépourvue de valeur connotative et d'intention de la part du locuteur par toutes sortes d'étapes, l'usure des métaphores se faisant de manière **progressive**.

La lexicalisation touche non seulement les mots isolés, mais les groupes de mots, qui se figent en se soudant : ainsi *sit ante oculos* « considérons (telle chose) » ou *ceruicibus publicis depellere* (Tac., *H.* 1, 16) « jeter à bas des épaules de l'état ». Dans ces locutions figées, le terme métaphorique originel est fréquemment un nom de partie du corps ou un verbe de mouvement.

3. Il existe, en effet, des **matrices métaphoriques** extrêmement **productives** dans tous les domaines de la langue.

3.1. Les noms des parties du corps humain ont souvent servi à désigner des entités plus éloignées de l'homme. La paume de la main *palma*, qui signifie étymologiquement la partie plate de la main, a servi à désigner la partie plate de la rame, le pale (Catulle 64, 7). Certaines parties du corps des animaux sont désignées à l'aide du nom de parties du corps humain : la huppe et la « barbe » des oiseaux : *capillum* « cheveux » et *barba* « barbe ». La plante « scolopendre » ou « langue de bœuf » est désignée d'après le nom de la langue : *lingulaca* sur *lingua* à cause de sa forme plate et allongée. Il en est de même pour certaines parties des végétaux (*comae* pour la « chevelure » des arbres : cf. A. 9. 6.).

3.2. De même les verbes de mouvement se prêtent-ils à de nombreux emplois métaphoriques : on prend un verbe normalement réservé à la désignation d'un comportement humain et on l'applique à un procès qui n'est ni humain, ni spatial, et qui peut être, par exemple, temporel : *uer proterit aestas* (Hor., *Od.* 4, 7, 99) « l'été foule aux pieds le printemps, l'été succède au printemps » et *bruma recurrit* (Hor., *Od.* 4, 7, 12) « l'hiver revient ». Les locutions *uenire in mentem* « venir à l'esprit », *memoriae occurrere* « se présenter à l'esprit » s'appliquent métaphoriquement à l'activité psychique. Mais cette origine sémantique métaphorique n'est ici, en réalité, plus perçue par le sujet parlant.

C) Métaphores grammaticalisées

Ces **deux champs métaphoriques** des parties du corps et des verbes de mouvement ont pénétré au cœur même du système de la langue, dans la partie régie par les règles les plus contraignantes : le domaine de la *grammaire*.

58. Selon l'analyse sémique utilisée par F. RASTIER, C. MOUSSY, un sème spécifique devient ici sème générique. M. LE GUERN, 1973, p. 20 parle ici d'une « extension de sens ».

Ainsi observe-t-on une grammaticalisation d'un verbe de mouvement dans la formation de l'infinitif futur passif *amatum iri*, ancienne périphrase verbale constituée du supin et d'une forme du verbe « aller ». Le verbe de mouvement est devenu l'un des constituants de l'expression du temps futur.

La préposition *ante* « devant », comme fr. *en face de*, tire son origine, comme on le voit en hittite, d'un nom du « visage » figé au locatif singulier : on est passé d'une position relative au visage humain (« à l'avant par rapport au corps humain »), à la même position par rapport à n'importe quelle entité : il y a changement de domaine et perte de sèmes.

Mens et *animus* dans des groupes de mots à l'ablatif connaissent des affaiblissements sémantiques : *aequo animo* « d'une manière égale »; des groupes nominaux comme *lenta mente* « d'une manière lente » sont à l'origine de certaines formations adverbiales en roman : fr. *lente-ment*. Le nom de partie du corps s'est sémantiquement vidé et dans fr.*-ment*, il a perdu son statut de mot autonome pour devenir un simple suffixe adverbial, dépourvu de valeur sémantique [59].

D) Conclusion

Le processus métaphorique n'est pas seulement responsable d'un certain type de figure stylistique : il joue un rôle beaucoup plus profond dans tous les domaines de la langue, y compris le lexique et la grammaire, et dans tous les niveaux de langue. Pour reprendre la formule de B. POTTIER [60] : « tout est métaphore ».

Les niveaux de langue les plus élevés (poésie, prose littéraire, philosophie) l'emploient sous sa forme stylistique ou lexicale. Cicéron, même dans ses œuvres philosophiques, tire des métaphores des activités agricoles : *Lael.* 10 : *exardescit siue amor siue amicitia; Arch.* 30 : *iam tum in gerendo spargere me ac disseminare arbitrabar in orbis terrae memoriam sempiternam*) [61]. Mais la langue des agriculteurs recourt aussi à des métaphores de désignation : sitire *agros* (Cic., *orat.* 81, Quint. 8, 6, 7). Sous sa forme libre ou figée, la métaphore est omniprésente dans la langue de tous les jours (*Rhét.* à *Heren.* 4, 31, 43), aussi bien celle des *indocti* (Quint, 6, 4), que celle des gens lettrés [62]. Comme Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, il semble bien qu'Auguste faisait des métaphores — probablement — sans le savoir. Il avait dans sa conversation familière des manières de parler que Suétone jugeait curieuses (*Aug.* 86). Il appelait un imbécile « *uacerrosum* » (sur *uacerra* « pieu, poteau ») et disait *betizare* « être mou comme une bette » à la place de *languere* « être languissant ». Critiquant Mécène pour sa manière précieuse de parler et d'écrire, Auguste

59. *Frugi* fournit aussi un exemple d'une certaine forme de grammaticalisation : figement d'une forme fléchie avec changement de partie du discours : cet ancien substantif au datif final *hic ager est frugi* « ce champ est productif, bon » remplit ensuite le rôle syntaxique d'un adjectif et connaît un changement de domaine sémantique, il étend sa distribution : *homo frugi* « un homme honnête » (cf. fr. *bon*).

60. Séminaire, 1988-1989.

61. HOFMANN-SZANTYR, p. 780.

62. R. MARTIN, 1983, p. 196 : « le langage ordinaire abonde en métaphores plus ou moins dégénérées, plus ou moins lexicalisées, figées en catachrèse, mais partout présentes ».

lui reprochait ses « frisettes parfumées » (*Aug.* 86 : « *myrobrechis* », *ut ait*, « *cincinnos* »).

Mais Auguste faisait aussi des métonymies sans le savoir, puisque le processus métonymique est lui aussi très répandu.

II. LA MÉTONYMIE

Il faut faire pour l'étude de la métonymie les mêmes réserves que R. MARTIN pour la métaphore (cf. introduction) : il y a autant de définitions de la métonymie qu'il y a de théories linguistiques[63].

Nous alignant sur M. LE GUERN et B. POTTIER, nous sommes amenée à distinguer trois cas : 1) la métonymie proprement dite ; 2) l'inclusion matérielle (ou synecdoque : 3e partie) ; 3) enfin tous les phénomènes de relations logiques (4e partie)[64].

Ainsi restreignons-nous le terme de métonymie au cas où les deux entités concernées sont dans une relation naturelle de **contiguïté matérielle** et appartiennent à la même **isotopie**. Elles sont proches l'une de l'autre dans l'espace, le temps ou une autre forme de relation, et sont objectivement liées.

1. Les liens extra-linguistiques et sémantico-référentiels qui les relient sont extrêmement variés, les plus fréquents étant les relations entre contenant et contenu, cause et effet[65].

1.1. Le contenant et le contenu.

Ainsi à travers l'indication d'un lieu, on peut vouloir désigner les êtres qui se trouvent dans ce lieu (le contenant pour le contenu) : « la forêt » évoque « les animaux vivant dans la forêt » chez Lucrèce (5, 1250) : *Sepire plagis saltum canibusque ciere* : les chiens de chasse mettent « la forêt » en mouvement (cf. la curie — le contenant — pour le sénat — le contenu — : Cic., *de orat.* 3, 167 ; *poculum epotum* « une coupe bue' : Quint. 8, 6, 23).

1.2. La cause et l'effet.

Les exemples les plus fréquemment cités par les Anciens pour la métonymie de la cause pour l'effet sont l'emploi de *Ceres* pour désigner les moissons (par exemple, Cic., *orat.* 3, 167) ou le pain et *Bacchus* ou *Liber* pour le vin, etc. (*Rhét. Hér.* 4, 32, 43 ; Cic., *de orat.* 3, 167) : on désigne la chose par la divinité avec laquelle elle est associée.

Si Horace (*Od.* 4, 7, 13) emploie *lunae* « les lunes » au sens des

63. Ce qu'on appelle métonymie, notamment, n'a pas toujours été distingué de ce qu'on appelle métaphore, comme le rappelle A. MICHEL (1977, p. 361) : « c'est dans la tradition latine que se trouve marquée pour la première fois la distinction entre métaphore et métonymie... On sait que les modernes, depuis JAKOBSEN, disputent fort sur cette distinction ».

64. Les phénomènes traités dans nos 2e, 3e et 4e parties ressemblent à ceux que l'auteur de la *Rhétorique à Hérennius* (4, 43 et 45) et Quintilien (6, 233 : éd. Belles Lettres, Paris, vol. 5, p. 294) incluent dans ce que les traducteurs appellent la « métonymie ». L. HOLTZ (1981, p. 200) retrace l'origine de ce « rapport de voisinage ».

65. Les auteurs contemporains sur ce point s'accordent avec les Anciens : Quintilien, signalant l'infinie variété des sous-classes de métonymie (8, 6, 25), retient le contenant et le contenu, ainsi que l'inventeur et l'objet inventé (L. HOLTZ, 1981, p. 210).

« mois », c'est parce que les cycles de la lune et les mois appartiennent à la même chaîne de déterminisme et entretiennent entre eux des liens de cause à effet.

On pourrait multiplier les exemples de métonymie, notamment en poésie, où il est fréquent de rencontrer plusieurs relations figurées enchaînées : dans *cognata moenia* (Ov., *Mét.* 15, 451) « cette ville parente », le lien de parenté entre les habitants est prédiqué à propos des « remparts », qui désignent eux-mêmes, en fait, par une seconde métonymie, la ville.

2. Entre le style et le lexique, on observe divers degrés d'originalité. Une métonymie peut être propre à un genre littéraire : l'emploi de *lumina* au sens d' « yeux » (Virg.) — on utilise le nom de la lumière pour désigner ce qui perçoit la lumière — est poétique.

3. Les métonymies lexicales expliquent en grande partie la polysémie des mots et leurs évolutions sémantiques.

3.1. Un mot glisse souvent de la cause à l'effet.

La pâleur, *liuor*, est une manifestation physiologique ; mise en relation avec le sentiment qu'on lui attribue comme cause, elle passe à l'expression de l'envie (Suét., *Cal.* 34) : on désigne la cause par l'effet. *Stilus* « poinçon, instrument servant à écrire » passe à la « chose écrite » par une première métonymie de la cause à l'effet, puis dans une seconde métonymie (ou peut-être synecdoque) passe de la « chose écrite, le texte » à la « manière dont cette chose est écrite, le style ».

On désigne souvent la chose créée par le nom de la personne qui l'a créée : l'œuvre d'art par le nom de l'artiste (*mentor* pour un « vase ciselé par Mentor »).

3.2. Par un glissement entre contenu et contenant, on désigne l'entité par le lieu où elle se trouve, notamment des objets par la partie du corps où ils se portent : *manica* « menottes, gants » sur le nom de la main, *pedica* « entraves pour les pieds » sur le nom du pied.

3.3. C'est également par métonymie que *sucus* le « suc, la sève » des plantes passe au sens de « saveur, goût », et que l'ancien nom de la mamelle, considérée comme « celle qui nourrit », devient un adjectif *uber* signifiant « fécond, abondant ». Un mot qui désignait une entité finit par désigner une propriété de cette entité, donc un comportement.

4. Le glissement métonymique explique aussi certains tours syntaxiques. Ce qu'on appelle le « génitif synonymique » pourrait bien être un génitif métonymique, où deux substantifs sont dans une relation de cause à l'effet : *pax concordiae* ou *concordia pacis*, la *pax* résultant de la *concordia*.

5. La métonymie stylistique, comme la métaphore, est présente dans tous les niveaux de langue, écrite et parlée, soutenue ou relâchée (cf. *Rhét.* à *Herennius* 4, 32, 43 ; Quint.). Dans la langue familière, elle est une commodité, un raccourci, une approximation de langage[66]. Quand Sosie dit à

66. L. HOLTZ, 1981, p. 210 : la métonymie est un « trope extrêmement courant dans la langue usuelle ».

Mercure (Pl., *Am.* 356) : *Hic, inquam, habito ego atque HORUNC seruus sum* « c'est ici que j'habite, te dis-je, et c'est de *ceux-ci* que je suis l'esclave » en montrant une maison, le geste de Sosie correspond certes à la maison, mais le masculin pluriel *horunc* montre qu'il veut désigner par là, par métonymie, les habitants de la maison.

III. LA SYNECDOQUE

1. Définissant la métonymie par une relation de contiguïté externe et d'isotopie, M. LE GUERN la distingue de ce que bien des auteurs dans la rhétorique traditionnelle ou la linguistique contemporaine appellent « la métonymie du tout pour la partie et de la partie pour le tout ». Il range les relations du tout à la partie dans la synecdoque, phénomène par lequel les deux entités sont dans une relation d'**inclusion matérielle**, et liées par une solidarité d'inhérence et de consubstantialité[67].

Pour prendre un exemple fréquemment cité par les Anciens[68], on a une synecdoque de la partie pour le tout quand on dit *tectum* « toit » pour désigner la maison (Cic., *de orat.* 3, 168), et on a une synecdoque du tout pour la partie quand on parle de la cavalerie romaine pour référer à un seul escadron (Cic., *de orat.* 3, 168).

2. Les genres littéraires, les degrés d'originalité, les niveaux de langue sont variables. Il existe des synecdoques poétiques (Quint. 8, 6, 19-20 : « poupe » pour vaisseau), d'autres passent également chez les orateurs (« pointe » pour « épée », « toit » pour « maison »). Mais il en existe aussi dans la langue familière (Quint. 8, 6, 21). Chez Plaute, un homme parle de sa personne en disant « ma tête » (*Ps.* 723) : *si quidem hoc uiuet caput* : « si le ciel me prête vie ».

3. Certaines synecdoques sont totalement intégrées au lexique, et depuis longtemps : *aes* est passé comme synecdoque de la matière pour le tout de « bronze, airain » à « monnaie », « argent » ou même divers instruments faits en bronze (vases, trompettes...).

4. Même en suivant la définition de M. LE GUERN, on rencontre parfois certaines difficultés dans la délimitation de la synecdoque et dans sa distinction d'avec la métonymie : il arrive qu'on hésite entre un rapport d'inclusion matérielle et un rapport de contiguïté externe : *bruma* désigne le solstice d'hiver, étymologiquement le jour le plus court de l'année, donc le plus caractéristique de la saison d'hiver. Or Horace (*Odes* 4, 7, 12 : *bruma recurrit iners*) l'emploie pour désigner l'ensemble de la saison d'hiver : fait-il une synecdoque ou une métonymie ? Ce jour est-il une partie de la saison d'hiver ou est-il une cause par rapport à l'hiver, qui en serait l'effet ?[69]

67. Nous n'employons pas ici, comme le fait par exemple R. MARTIN (1983, p. 192), le terme de *synecdoque* pour le lien entre genre et espèce.

68. L. HOLTZ, 1981, p. 210.

69. Quintilien (8, 6, 28) signale également, à propos d'un autre type d'exemple, un risque de confusion entre métonymie et synecdoque : L. HOLTZ, 1981, p. 210, note 66.

IV. RELATIONS LOGIQUES

La définition stricte retenue ici pour la métonymie oblige à mettre à part les phénomènes de relations logiques, éparpillés dans la rhétorique traditionnelle et chez certains contemporains, entre autres, sous la « métonymie » pour DU MARSAIS ou la « synecdoque » pour Quint. 8, 6, 19. C'est par exemple la figure qui consiste à employer le « genre pour l'espèce » ou « l'espèce pour le genre » (*genus* et *species*). Selon les définitions précédentes, il ne peut s'agir d'une métonymie, puisqu'il n'y a pas de lien de contiguïté extra-linguistique entre les deux entités, et il ne peut s'agir non plus de synecdoque, puisqu'il n'y a pas inclusion matérielle entre les deux entités. Il s'agit non de rapports matériels, mais de **rapports logiques**, faisant appel aux notions d'hyperonyme et d'hyponyme [70].

1. Le nom générique de la classe des plantes est en latin *herba* : à l'intérieur de cette classe, on trouve des noms de plantes particulières : *carduus* « le chardon », *hordeum* « l'orge » ou *auena* « l'avoine ». Le terme générique, qui coiffe l'ensemble de la classe, s'appelle l'*hyperonyme* et les termes plus spécifiques, inclus dans cette classe, s'appellent des **hyponymes**, l'hyponyme étant en relation d'inclusion logique avec l'hyperonyme correspondant.



Arbor est l'hyperonyme sous lequel Quintilien (8, 6, 58) range *pinus* « pin », *olea* « olivier », *cupressus* « cyprès ».

2. Dans les relations entre hyponymes et hyperonymes, trois cas, en gros, peuvent se présenter : soit on emploie l'hyperonyme pour l'hyponyme, soit un hyponyme pour l'hyperonyme, soit un hyponyme pour un autre hyponyme.

2.1. L'hyperonyme pour l'hyponyme :

On emploie l'hyperonyme pour l'hyponyme lorsque la plante particulière *herbago* « le patamot » est désignée à l'aide de l'hyperonyme *herba*.

En syntaxe, le passage de l'hyponyme à l'hyperonyme est un trait caractéristique de certains tours comme l'**anaphore**. Pour reprendre une expression située plus haut dans un texte, on passe du spécifique au générique et non l'inverse : dans Cic., *Verr.* 2, 4, 106 : *arbitrantur... raptam esse Liberam... ex Hennensium nemore, qui locus... umbilicus Siciliae nominatur*, l'hyponyme *nemus* « bois » est repris par l'hyperonyme *locus* « lieu, endroit ».

2.2. L'hyponyme pour l'hyperonyme :

Mais c'est peut-être le passage inverse de l'hyponyme à l'hyperonyme

70. On pourrait étendre ce type d'analyse à d'autres faits considérés comme des figures.

qui explique l'usage de *nurus* chez Ovide (*Mét.* 15, 486) : *Extinctum Latiaque NVRVS populusque patresque/Defleuere Numam* : « Numa s'éteignit, il fut pleuré par les **MATRONES** du Latium, par le peuple et par le sénat »[71]. Si le sens de *nurus* est bien, selon le traducteur des Belles Lettres, « les matrones ». Ovide pourrait avoir utilisé ici la désignation d'une sous-catégorie de femmes mariées pour l'ensemble de toutes les femmes mariées.

2.3. Mais on trouve aussi fréquemment dans le lexique un hyponyme fait à partir d'un autre hyponyme (co-hyponyme). On désigne un arbre par un autre arbre : *oleaster* « olivier sauvage » par *olea* « olivier ». On forme un nom de parenté sur un autre nom de parenté : *matertera* « sœur de la mère, tante maternelle » sur *mater*, ou *matr-astra*, *frater* et *fratr-uus*, *fratr-aster*.

V. CONCLUSION

1. Les phénomènes retenus ici ne se manifestent pas séparément : ils se côtoient, s'imbriquent et se succèdent.

Dans le signifié polysémique d'un même mot, on peut rencontrer à la fois des métaphores et des métonymies lexicales. *Sol* désigne « le soleil », mais aussi par un premier glissement métonymique la « lumière du jour » (on passe de la cause à l'effet); par un second glissement, il passe de la « lumière du jour » au « plein jour », à « la vie publique » (Cic. : du lieu ou moment à ce qui se passe dans ce lieu ou à ce moment). Par métaphore, *sol* désigne un homme célèbre (cf. fr. *un astre, une étoile*; Cic., Nat. 2, 14; Hor., S. 1, 7, 24).

2. Nous n'avons traité ici qu'un petit nombre de phénomènes : ceux dont on parle le plus (métaphore, métonymie) et certains dont on ne parle pas assez (hyperonyme, hyponyme...). Nous avons tenté de montrer leur généralité, leur présence dans les domaines libres de la langue comme dans ceux qui sont entièrement soumis à des règles : le style, la syntaxe, mais aussi le lexique et la grammaire. Leur influence se fait sentir sur l'histoire de la langue, dans tous les registres et tous les domaines.

3. Ces processus sont en outre reliés à des phénomènes cognitifs plus généraux, par lesquels l'esprit humain se représente le monde et rend compte de son vécu.

Notamment, les processus psychologiques qui sous-tendent la métaphore ont fourni des voies épistémologiques à d'autres domaines de la connaissance. On pense certes au raisonnement par analogie[72]. Mais c'est aussi la métaphore de la vie qui a permis d'appeler « affinité naturelle » la gravitation ou « horreur du vide » le maintien de la colonne de mercure[73]. La métaphore sert en anthropologie comme outil de description à but classificatoire. Dans la constitution des vocabulaires techniques, elle permet de

71. Traduction G. LAFAYE, Paris, Belles Lettres, 1930.
72. R. MARTIN, 1983, p. 201.
73. C. NORMAND, *Métaphore et concept*, *Bruxelles*, P. U. F., 1976, p. 54.

construire une typologie des différents champs entre lesquels s'établissent des correspondances [74].

4. Les processus linguistiques retenus ici sont donc centraux dans l'élaboration et la fabrication du sens, et c'est probablement là l'une des raisons pour lesquelles ils ont connu un regain d'intérêt chez les linguistes dans la tentative contemporaine pour percer le mystère de la construction du sens par le cerveau humain. Il est important d'appliquer au latin le point de vue contemporain sur ces phénomènes et d'offrir à la pédagogie et à la recherche les instruments d'un renouvellement et d'un enrichissement, « indispensable », selon J. FONTAINE (1977, p. 342), « si nous voulons que nos recherches et notre enseignement continuent d'être entendus et compris ».

BIBLIOGRAPHIE

Mireille ARMISEN-MARCHETTI, *La notion d'imagination chez les Anciens : II- La rhétorique*, in *Pallas (Annales de l'Université de Toulouse-Le Mirail)* 27, 1980, p. 3-37.

— *Sapientiae facies, Étude sur les images de Sénèque*, Paris, Belles Lettres, 1989.

Jacques BOMPAIRE, *Questions de rhétorique I; Image, métaphore, imagination dans la théorie littéraire grecque*, in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1977, 4, 355-359.

Jacques FONTAINE, *Introduction* et *conclusion* du colloque de l'A. P. L. A. E. S, Bordeaux, 1977, sur « *Image, imagination, imaginaire* », in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1977, 4, 341-343 et 397-398.

J.B. HOFMANN — A. SZANTYR, *Lateinische Syntax und Stilistik*, Munich, Beck, 1972, p. 779-782, Stilistik § 33 (second volume de LEUMANN-HOFMANN-SZANTYR, *Lateinische Grammatik*).

Louis HOLTZ, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical*, Paris, C. N. R. S., 1981.

Michel LE GUERN, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse, 1973.

John LYONS, *Semantics*, Cambridge University Press, 1977.

Robert MARTIN, *Pour une logique du sens*, Paris, P. U. F., 1983.

Alain MICHEL, *Questions de rhétorique II : Image, imagination, imaginaire dans la cité latine et sa tradition*, in *Bulletin Association Guillaume Budé*, 1977, 4, 360-367.

J. MOLINO, *Métaphores, modèles et analogies dans les sciences*, in *Langages* 54, 1979, 83-102.

J. MOLINO et J. GARDES-TAMINE, *Introduction à l'analyse de la poésie*, Paris, P. U. F., 1982, 2e éd. 1987.

J. MOLINO-F. SOUBLIN-J. TAMINE, *Présentation : problèmes de la métaphore*, in *Langages* 54, 1979, p. 5-40.

Claude MOUSSY, *Les métaphores lexicalisées et l'analyse sémique*, in *Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain*, 15, 1-4, 1989, p. 309-320.

Bernard POTTIER, *Théorie et analyse en linguistique*, Paris, Hachette, 1987.

— *Le graphémique et l'iconique dans le message*, in Ross Steele et Terry.

74. J. MOLINO, 1979, p. 103-104.

Treadgold (éd.), *Language Topics, Essays in honour of Michael Halliday*, John Benjamin, Amsterdam-Philadelphie, 1987, p. 305-313.

François RASTIER, *Sémantique interprétative*, Paris, P. U. F., 1987.

— *Signification et référence du mot*, colloque sur la notion de mot, nov. 1988, Département de linguistique de l'Université de Paris IV (à paraître in *Modèles linguistiques*, 1989).

Françoise SKODA, *Médecine ancienne et métaphore*, Paris, Peeters / Selaf, 1988.

J. TAILLARDAT, *Images et matrices métaphoriques*, in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1977, 4, 344-354.

Irène TAMBA-MECZ, *Sens figuré et changement de sens*, in *Inf. Grammaticale* 3, 1979, p. 10-14.

— *Le sens figuré*, Paris, P. U. F., 1981.

I. TAMBA-MECZ et P. VEYNE, *Metaphore* et *comparaison selon Aristote*, in *Revue des études grecques* 92, 1979, 77-98.

Joëlle TAMINE, *Description syntaxique du sens figuré*, Paris, 1978.

— *Syntaxe et métaphore*, in *Langages* 54, 1979.

— *L'interprétation des métaphores en* de : le feu de l'amour, in *Langue française* 30, 1976.

Simone VIARRE, *L'étude des images dans les textes littéraires : problèmes de méthode*, in *Bulletin Association Guillaume Budé*, 1977, 4, 368-376.